

## Profil Olivier de Sagazan, glaise majesté

Le peintre, sculpteur et performer, biologiste de formation, qui se produit jusqu'en juillet dans quatre créations théâtrales, sonde l'âme humaine en enduisant d'argile des corps dansants.

Par Victor Inisan



Olivier de Sagazan dans son spectacle «Transfiguration». (Didier Carluccio)

Pas de pots de peinture, mais des seaux de glaise et des bacs à limon ; pas de toile, mais un corps chichement vêtu : celui d'Olivier de Sagazan, à la fois peintre, pinceau et toile de son œuvre oraculaire. A chaque performance ou presque, «*les mains prennent la parole*», confie-t-il. Pour recouvrir son visage de matière minérale : celui-ci disparaît, mais d'autres surgissent de l'argile – oiseaux de ténèbres et faces de démon, sorciers à la tête en paille qui s'embrasent, chimères [à la Odilon Redon](#)... Autant de fugitives estampes créées en live, qu'en peintre aveugle à sa création comme le quidam à son subconscient, il est seul à ne pas voir.

L'œuvre du peintre, sculpteur et performer Olivier de Sagazan est une insurrection contre l'idée de «matière inerte», pour reprendre Francis Bacon, le philosophe : une nature sans âme n'est-elle pas pillable à loisir ? Alors le biologiste de formation, pour qui «*la science ne peut rien dire de ce que ressent un organisme*», a suivi le chemin d'un autre Francis Bacon, le peintre au pinceau écorcheur de chairs. Jusqu'à un heureux hasard, dans les années 90 : presque par pied de nez à un tableau en cours qui le répugne, il s'enduit lui-même d'argile dans son atelier. Coup de bol, il se filme : or en se peignant à l'aveugle, tout recul critique, toute autocensure inconsciente ont disparu... C'est encore les débuts d'Internet, mais la vidéo de ses métamorphoses d'argile et de couleurs cumule des centaines de milliers de vues : voilà l'origine accidentelle de *Transfiguration*, solo mythique de la performance qui parcourt tous les continents depuis bientôt trente ans.

## Noirceur du monde

«*Le visage humain n'a toujours pas trouvé sa face et c'est au peintre à la lui donner*» : il faut son pesant de folie pour être héritier d'Artaud, dont l'homélie express ouvre *Transfiguration*... Mais défiant tête haute la noirceur du monde, la transe de Sagazan – parfois éprouvée avec des camarades musiciens et danseurs (à l'image de *la Messe de l'âne*, créé en 2021 à la Biennale de Venise) – ne rebuterait pas l'auteur du *Théâtre et son double* qui y voyait un outil «*capable de réintroduire sur la scène un petit souffle de cette grande peur métaphysique qui est à la base de tout le théâtre ancien*».

Quitte à rabibocher le rire et l'effroi : lumières en contre-plongée, Olivier de Sagazan rappelle les gueules expressionnistes d'un Murnau ou du Grand-Guignol. Il marmonne d'ailleurs non-stop un «*gargouillis d'intentions*» – clownesque dit-il – discutant avec lui-même ou avec un pantin... Peu importe : «*Lorsqu'on peint, on est toujours deux*», dit-il. *Toujours, jamais*, sa dernière performance, débute même par un cocasse bord de plateau (à moins que ce ne soit un «bord de tableau»), sorte de raillerie 2.0 du cahier des charges de l'artiste contemporain : après les dossiers de spectacle à écrire des années avant la première, pourquoi pas les rencontres pédagogiques avant le lever de rideau ?

## «Dans le dos de Rembrandt ou de Bacon»

Olivier de Sagazan se défend d'être un mystique : pas plus séduit par les dogmes scientistes que spirites, en bon philosophe, il doute de tout : «*Toute réponse métaphysique ne serait-elle pas déjà un leurre ?*» Pas étonnant qu'il ait matché avec l'érudit David Wahl dans le duo *Nos cœurs en terre* (créé en 2021 au festival d'Avignon) : Wahl discours sur l'origine minérale de l'homme pendant que Sagazan l'ensevelit sous 50 kilos d'argile, pour le modeler à sa guise... Et quand bien même dans *Toujours, jamais*, il rêve de fusionner avec son œuvre, le peintre est trop terraqué pour traverser de «*l'autre côté*». Au lointain, une toile vierge de six mètres de long qu'il enduit – on ne se refait pas – de glaise en nuances de blancs, marrons et noirs. Peintre redevenu «normal» en apparence, mais épris du syndrome de Stendhal : voilà qu'il fonce dans le mur de couleurs, avant de s'y agraffer... Mais échouant à pénétrer son tableau, il s'empare d'une tronçonneuse : pas pour découper la toile mais son camarade pantin, avant d'entamer une danse macabre frisant le délire.

L'artiste, qui aurait rêvé de se faufiler «*dans le dos de Rembrandt ou de Bacon*» pour les épier au travail, brouille la distinction entre peintre et danseur : si le premier danse avec le pinceau, le second «*peint dans la rétine des autres*»... Pas étonnant que le performer, moins populaire chez les théâtres, soit louangé dans des festivals de danse et de marionnettes ; au fond, n'est-il pas «*une marionnette qui se prend pour un marionnettiste*» ?

***Transfiguration.*** Du 4 au 7 février au Théâtre Silvia Monfort (Paris) dans le cadre du Festival Faits d'Hivers. Le 19 mars à L'Odyssee (Périgueux). Du 24 au 26 avril au Festival Buthopolis (Varsovie)

***Il nous est arrivé quelque chose.*** Du 12 au 14 février au Théâtre Silvia Monfort (Paris) dans le cadre du Festival Faits d'Hivers

***Toujours, jamais.*** 2 et 3 juillet à L'Odyssee dans le cadre du Festival MIMOS (Périgueux)

***Nos cœurs en terre.*** 10 avril au Théâtre André Malraux (Chevilly-La-Rue) ; 17 avril au Théâtrales Charles Dullin (Gentilly)